

INTERVENTION PHILOSOPHIQUE

Collection dirigée par Yves Charles Zarka
Professeur à la Sorbonne (Université Paris-Descartes)

Charlotte Lacoste

Séductions du bourreau

Négation des victimes



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

INTRODUCTION

On a fini par se lasser des victimes photographiques qui constituent depuis près d'un siècle le spectacle médiatique quotidien nous renvoyant à notre impuissance. Leur souffrance fait toujours l'ordinaire de nos journaux, et les survivants ont même acquis un certain statut à partir des années 1960 avec l'avènement de ce que l'historienne Annette Wieviorka a appelé « l'ère du témoin »¹, mais nos capacités d'empathie sont allées s'amenuisant. Après les cadavres squelettiques enterrés à la pelle mécanique du camp de Bergen-Belsen, les corps fondants d'Hiroshima, les suppliciés des guerres dites « froides » et de « décolonisation » soumis à la question ou brûlés au napalm, le ventre gonflé des enfants biafrais, la détresse des boat-people, les charniers cambodgiens et les écoles jonchées de Tutsi machettés, la victime reste un sujet vendeur donnant lieu à toutes sortes de concours entre artistes photographes, mais qui ne saurait soutenir notre intérêt plus de quelques secondes. Quant aux témoignages de rescapés, on ne s'y arrête pas davantage, surtout s'ils ont la dimension d'un livre entier. Les victimes, on les préfère en photos ; c'est encore ainsi qu'elles « parlent » le mieux. Dès lors, à qui confier la rédaction des textes qui cernent ces clichés d'agonie ? Au bourreau, bien sûr, figure montante de notre temps qui, profitant de ce qu'à l'ère du témoin » tout le monde peut s'improviser « témoin », s'engouffre dans la brèche : détournant à son profit l'attrait sus-

1. Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Hachette, coll. « Pluriel », 1998.

cité par ces images d'apocalypse, il vient concurrencer ses victimes sur leur propre terrain et les y battre à plate couture, leur infligeant par là une (deuxième) bonne correction.

Cette usurpation de la parole testimoniale par les bourreaux se pare volontiers d'un prétexte (l'origine du mal ne doit-elle pas être recherchée dans le discours de celui qui l'inflige?), se recommande d'une pratique (le tortionnaire a acquis une expérience, voire une sagesse), et suppose que le meurtrier se fasse lui-même passer pour une victime – mais de première catégorie : dolente créature mise au ban de la société pour avoir exterminé ses semblables quand on le lui ordonnait, cet éternel incompris traîne derrière lui un long chapelet de douleurs ardentes qui lui font regretter de n'avoir pas péri lors de son premier meurtre. Survivre lui a toutefois permis d'en voir (et d'en commettre) davantage, et ainsi d'en apprendre plus long sur la nature du Mal, à propos duquel il n'en finit pas d'avoir des révélations à nous faire¹ ; et ses lamentations prometteuses ont fini par attirer l'attention sur lui.

En effet, le bourreau ne serait pas parvenu à imposer ses vues sans la complicité d'un réseau d'intellectuels diversement intentionnés, romanciers, journalistes, essayistes ou artistes qui, sans toujours mesurer la portée de leurs actes, le secondent activement dans sa tentative de recouvrir la parole des témoins survivants, en lui prêtant voix dans des œuvres qui trouvent un écho souvent favorable auprès du public français, et un relais auprès d'une certaine critique qui se croit finement transgressive quand elle encourage ce genre d'entreprises, alors qu'elle ne fait que hurler avec les loups. Las, quand ceux qui se font fort de revisiter la psyché des massacres s'emparent du sujet par la fiction, tout se simplifie. Le bourreau se plaint-il ? C'est qu'il est malheureux. Le bourreau cite-t-il Kant ? C'est qu'il est kantien. Résultat : c'est un meurtrier décomplexé qui sort aujourd'hui du purgatoire où on l'a trop longtemps relégué, et sa disgrâce passée ne fait que rehausser son prestige. Rachat

1. Après ses deux livres de 2001 consacrés aux « services spéciaux » qu'il a rendus à sa patrie, Paul Aussaresses a encore sorti *Je n'ai pas tout dit* (Ed. du Rocher, 2008), dans lequel il nous promet d'« ultimes révélations au service de la France ».

lucratif pour certains : sa cote de popularité est telle, à l'heure de sa rédemption, que lorsque retentit le chant du bourreau l'on s'approche irrésistiblement, on achète *Les Bienveillantes* sans regarder à la dépense ni au nombre de pages. S'abîmer dans le long monologue d'un nazi, même fictif, mérite bien quelques sacrifices.

C'est cette tendance à la réhabilitation des criminels politiques qui a cours aujourd'hui dans différents domaines – de la littérature au cinéma, en passant par le droit et la philosophie – et la dynamique relativiste qui l'anime que nous entreprendrons de rendre manifestes dans cet essai. Nous examinerons le phénomène dans ses différentes configurations – réflexe de victimisation du bourreau en littérature, revalorisation des « penseurs nazis » en philosophie, bienveillance croissante de la République française à l'égard des criminels contre l'humanité dans le domaine politique, etc. –, et confronterons à la parole creuse des bourreaux non fictifs, exaspérants de bonne conscience, les discours sensés, parfois même émouvants, que leurs adjoints s'ingénient à leur faire tenir dans la fiction, afin de dégager les enjeux éthiques, politiques et idéologiques à l'œuvre dans ce genre de productions.

La faveur dont bénéficie aujourd'hui le meurtrier de masse – auteur de crime de guerre, crime contre l'humanité ou crime de génocide – nous semble procéder d'un sentiment troublant qui hante les esprits de nos contemporains et pourrait se résumer en un syllogisme :

Tous les bourreaux sont des hommes ordinaires
Or les hommes ordinaires, c'est nous tous
Donc nous sommes tous des bourreaux

La majeure de ce syllogisme boiteux provient du titre (très souvent cité) d'un ouvrage (trop peu lu) de l'historien Christopher Browning consacré au 101^e bataillon de la police allemande du Troisième Reich, qui fit quelque 83 000 victimes civiles en seize mois : *Des hommes ordinaires*. Le bourreau a forme humaine, en effet, et des circonstances atténuantes,

certainement; de là à considérer que ses assassins ne l'ont pas fait dévier de la norme humaine « ordinaire », il y a un pas... que l'on franchit allègrement aujourd'hui. Et tant pis si, en entérinant l'humanité des criminels, on banalise leurs crimes, car cela permet de retomber sur une autre formule en vogue, la « banalité du mal », qui (pour peu que l'on déforme la définition qu'en a donnée Hannah Arendt) donne à peu près ceci : l'espèce humaine étant vouée au mal par nature, le bourreau ne fait rien d'extraordinaire; alors cessons de le diaboliser et employons notre énergie à être plus suspicieux envers nous-mêmes. Quoi qu'il en soit de la validité de la première prémisse, apparemment inoffensive, elle accouche donc, au contact d'une mineure elle-même bénigne, de milliards de monstres. En effet, si les bourreaux sont des hommes ordinaires, les innocents ordinaires que nous sommes se révèlent être *in fine* des monstres sanguinaires. La réhumanisation des criminels, qui permet que l'on se reconnaisse en eux, conduit en fait à diaboliser les criminels qui s'ignorent auxquels conclut le syllogisme, c'est-à-dire nous tous. On se croyait hommes et l'on se découvre fauves, voilà qui est pour le moins excitant.

Faute toutefois d'être passés à l'acte comme ceux qui ont actualisé leur potentiel de destruction massive, on écoute les bourreaux nous raconter leur voyage en terre d'inhumanité – dans les camps de concentration, les centres de torture ou les marais rwandais. Vivre l'extermination côté bourreau, c'est l'assurance de s'offrir les sensations fortes que les victimes à elles seules, trop commotionnées pour être fiables, c'est bien connu, ne sont pas en mesure de nous assurer : censément plaintifs, leurs livres sont trop démolissants, et l'on se souhaite de plus dynamisantes lectures. Le bourreau, lui, a fière allure et dit les choses comme elles sont – du moins c'est ce qu'il prétend. On prête donc grande attention au récit de ses exploits dévastateurs censés illustrer les excès dont les hommes ordinaires que nous sommes ne se seraient pas crus capables. Son mystérieux dévoilement, qui en fait un héros autrement plus affriolant que le Juste, permet à tout un chacun de se rêver en brute.

Il ne manque plus, dès lors, qu'un alibi pédagogique pour pouvoir assister en toute bonne conscience au spectacle réjouissant de la mue d'un *alter ego*. Alors on se persuade que l'on va découvrir dans les méandres de sa conscience le secret des égarements de l'âme humaine – puisque, étant passé à l'acte, le bourreau en sait plus que nous sur nous-mêmes –, voire déchiffrer, en prêtant l'oreille à ses divagations, le sens même de l'Histoire. Car qui mieux que ses perpétrateurs pourrait nous permettre de comprendre les raisons de ce mystère insondable que constitue le meurtre de masse? Cette dimension révélationnelle que l'on attribue à la parole du bourreau est l'ultime argument permettant de s'y laisser aller comme au chant des sirènes : irrésistiblement on l'écoute pour apprendre de lui et pour comprendre, sur un mode d'émblée compassionnel, comment on devient un bourreau.

Cette question à la mode¹, qui est au cœur des œuvres que l'on étudiera ici, n'y reçoit guère de réponse satisfaisante dans la mesure où les auteurs choisissent généralement pour la traiter de confier la parole au bourreau lui-même qu'ils mettent en scène dans des fictions vouées à faire valoir ses raisons. Fi de la distance critique que l'on avait crue indispensable pour penser l'événement historique; on est désormais prié de pénétrer les motivations de l'exécutant, de marcher sur ses brisées et, en se laissant happer à sa suite dans l'« engrenage » qui (dit-il) l'a broyé, de s'apitoyer. L'entreprise aurait des vertus thérapeutiques : l'empathie, à base de terreur et de pitié, qu'est censé nous inspirer le génocidaire au travail doit nous faire passer l'envie de l'imiter, une envie posée en principe par la majorité des auteurs dont il sera question ici, qui vont spéculant sur les penchants exterminateurs de leurs frères humains.

Or là où le témoin dénonce, le bourreau cité comme témoin « témoigne » toujours à décharge; il se justifie et, se justifiant, justifie le crime. Son récit a donc vite fait de tourner au plaidoyer, et l'on a d'autant moins de mal à compatir qu'il est

1. Voir par exemple le titre du dossier de *Philosophie Magazine* de septembre 2007, n° 12 : « Comment devient-on un héros? Comment devient-on un bourreau? ».

comme nous – et que nous sommes comme lui, ainsi qu'il nous le rappelle constamment. Et pour cause, puisque ce bourreau de papier dont on dissèque les oracles afin de comprendre l'origine de la violence de masse a été fabriqué de toutes pièces par un auteur qui l'a équipé de caractéristiques incitant le lecteur à se reconnaître en lui, avec toujours ce même prétexte : le mettre en garde contre ses propres démons. Pour favoriser l'identification censée présider à la catharsis, on nous propose donc des bourreaux qui nous ressemblent, en mieux : plus savants, plus sensibles, plus raffinés que nous. Forcément : on sera d'autant plus prompt à se reconnaître dans le miroir que l'on nous tend, que l'image qui s'y reflète est valorisante. C'est tout de même plus agréable pour le lecteur d'avoir affaire à un être raffiné qu'à une pauvre victime que décervelle l'horreur... « On n'est pas spirituel quand on souffre », disait Albert Cohen dans *Ô vous, frères humains*. Spirituel, le bourreau, lui, se targue de l'être, et sa parole aux accents néo-darwiniens rencontre aujourd'hui une large audience : une fois admis que les raisons du plus fort sont toujours les meilleures, le but du jeu consiste à ne pas se faire manger sans autre forme de procès ; de ce jeu-là, les victimes tirent bien mal leur épingle, et les bourreaux sortent grands vainqueurs, eux qui, les premiers, ont compris l'évidence : mieux vaut commettre l'injustice que la subir. Se distinguant, par sa force et son audace, de la masse indifférenciée des victimes, grandes perdantes, le bourreau, ce *winner* de l'Histoire, est le héros des temps modernes, figure solaire qui irradie sur fond de souffrances.

C'est dans ce contexte que se comprend le succès médiatique orchestré des *Bienveillantes*, roman-symptôme qui cristallise toute la fantasmagorie pousse-au-crime dont il sera question ici, et jusqu'à la déformation de la formule arendtienne – puisque l'instinct génocidaire devient, sous la plume de Jonathan Littell, la chose au monde la mieux partagée. Son narrateur nazi, qui invite les lecteurs à une fraternisation dans le mal le temps d'une visite guidée du génocide juif, est un pur produit de l'air du temps, lequel s'obscurcit tant et si bien de nos jours que le dilemme qui parcourt la littérature du XX^e siècle – « Parlerais-je ou non sous la torture ? » – est en passe

d'être supplanté par celui-ci, qui a envahi la fiction contemporaine : « Résisterais-je à la tentation d'assassiner si on me l'ordonnait ? »

Les témoins survivants de la violence de masse, auxquels on redonnera ici la parole, nous avaient pourtant mis en garde : les bourreaux ont beau avoir figure humaine, ils ne s'en sont pas moins radicalement exclus de l'humanité « ordinaire ». Vouloir les y réintégrer, c'est se laisser prendre à l'image avantageuse que les meurtriers cultivent d'eux-mêmes, à leur rhétorique mystifiante, à l'air respectable et aux bonnes manières qu'ils affectent (ou qu'on leur prête) ; c'est leur donner raison et y perdre la sienne, car, comme l'écrit Henri Alleg dans sa préface au *Camp* d'Abdelhamid Benzine, « la raison se perd lorsqu'elle cherche à comprendre comment des hommes peuvent être si cruels et descendre aussi bas dans la sauvagerie ». Mais le message des témoins n'a pas été entendu. On leur préfère la prose ornée de leurs bourreaux¹ dont on renifle le quotidien et dont on réinvente les mobiles de manière à les rendre recevables, à l'instigation d'auteurs qui se voudraient hétérodoxes (alors qu'ils s'attirent tous les suffrages) en offrant à ces SS sophistiqués et autres paras délicats des tribunes où faire valoir leur droit à la justification, où développer leurs harangues antimanchéistes, et où se faire applaudir en venant ressasser leur histoire, leur douleur, et leurs bonnes intentions.

Le bourreau à visage (sur)humain est à l'honneur.

1. « La première édition de *Si c'est un homme* s'est vendue à moins de deux mille exemplaires en dix ans, soit un taux environ trois mille fois inférieur aux *Bienveillantes* » (Rastier 2010 : 15).

CONCLUSION

Comment devient-on un bourreau ? Comment expliquer que des hommes ordinaires se transforment, dans les périodes sombres de l'Histoire, en assassins – criminels de bureau ou tortionnaires de terrain ? Les nombreuses œuvres contemporaines – romans, essais, films ou pièces de théâtre – dont les auteurs s'emparent de cette question concluent invariablement à la « banalité du mal » – dans sa version non arendtienne toutefois (nous espérons avoir montré qu'Hannah Arendt entendait par cette formule tout autre chose que ce qu'on veut lui faire dire aujourd'hui), mais hobbesienne : l'homme est un loup pour l'homme, la bête en lui prête à bondir n'attend qu'un signal pour mettre en pièces son prochain. Cette thèse anté-luvienne, pour inquiétante qu'elle soit, ne l'est pas plus que le succès croissant qu'elle connaît actuellement.

Si tout homme recèle sans le savoir une « potentialité de bourreau », comme le veut la doxa fictionnelle en général et Jonathan Littell en particulier, certains sont tout de même plus menacés que les autres de voir s'éveiller le monstre qui sommeille en eux. Et après le portrait-robot que les fictionneurs de l'extermination ont dressé de ce bourreau potentiel, vous seriez impardonnables de ne pas le reconnaître : il porte beau, et la bonne éducation qu'il a reçue a fait de lui un être sensible, serviable, scrupuleux et spirituel ; ses manières sont distinguées et son goût est très sûr. Prudence, donc, si vous croisez quelqu'un qui a des manières, une famille épanouie, de nobles idées politiques et un air particulièrement inoffensif. Si, de plus, il lit

des livres, joue du piano ou du violon, apprécie tout particulièrement les *concerti* et respecte excessivement son prochain, tous les doutes sont permis. Pour peu que cet individu cultivé, intelligent et moral soit aussi un honnête fonctionnaire d'État dont la raison édicte pour elle-même des règles de conduite qu'elle croit universelles (comme : agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse en même temps valoir comme principe d'une législation universelle), alors vous pouvez être sûrs que vous avez affaire au parfait génocidaire en puissance.

Bien malin celui qui pense pouvoir échapper à sa condition de criminel en traitant les nazis de monstres, nous disent les défenseurs de la « pensée du mal » (l'oxymore a le vent en poupe) qui travaillent à réhabiliter ces laissés-pour-compte de l'histoire que sont les génocidaires et procèdent pour cela à une inversion générale des valeurs. Ils nous incitent à suspendre notre jugement, pour mieux le réviser, et à considérer que celui que l'on appelle non sans mépris le « bourreau » n'est pas pire que nous – et qu'il est même un peu meilleur. Ainsi, les airs proprets d'Adolf Eichmann, l'apparente respectabilité de cet homme « poli », « pas du genre à crier » (Arendt 2002 : 136), tout ce qui permet en somme à ce « spécialiste de la question juive » d'accomplir sa besogne exterminatrice en endormant les soupçons de ses victimes et jusqu'aux siens propres, continue d'inspirer confiance. La vie certes n'a pas épargné le bourreau, nous disant les fictionneurs, mais il n'a jamais démerité, et en tant qu'homme exemplaire (au double sens du terme : il est à la fois représentatif du reste de l'humanité et un exemple à suivre) il mérite notre attention, notre compréhension et notre compassion. Incité à la bienveillance, on le regarde agir et penser, exterminer et se lamenter, et l'on s'écrie : « Voilà l'homme. » Et, ce faisant, on recrée de nouvelles normes « éthiques » qui légitiment l'intolérable et redéfinissent l'humanité à la baisse, l'assimulant à déchéance.

Les Bienveillantes, roman à thèse et à succès, illustre magistralement ce phénomène. Pour pouvoir défendre ses thèses affriolantes sur l'inanité de la culture, l'inconsistance de la raison, la relativité de la morale et la mauvaiseté naturelle de l'homme, son auteur Jonathan Littell a choisi de faire alliance

avec un SS dont il s'ingénie à faire un gentleman des temps modernes, un être moral, intelligent, cultivé et (donc) blanc qu'il nous propose comme modèle identificatoire à seule fin de nous révéler à nous-mêmes et d'inverser les valeurs : par le truchement de son bourreau d'opérette, le meurtrier de masse est redéfini comme celui qui réalise, en exterminant les plus faibles, la part d'humain dans l'homme – c'est-à-dire comme un surhomme. Littell est loin d'être isolé dans sa démarche de revalorisation du « système de valeurs » et de la « pensée » nazis ; les procès en réhabilitation se multiplient.

Face aux entreprises de révisionnisme littéraire, aux discours relativistes qui entérinent la déliquescence du jugement, à l'antihumanisme grandissant d'une partie de l'intelligentsia française, à la recrudescence de théories physiobiologiques d'inspiration fascisante, et à la louche allégresse qui s'empara des journalistes à la sortie des *Bienveillantes* et qui les a incités à préparer le terrain aux enseignements de Max Aue et de Littell, son avocat, il convient donc de le redire : non, l'idéologie nationale-socialiste n'est pas un système de valeurs comme un autre (qui, de surcroît, ferait bon ménage avec la philosophie rationaliste), et les nazis n'étaient ni très cultivés (même si Littell a recopié son encyclopédie pour donner corps au personnage d'Aue), ni moraux (même si Aue extermine les Juifs avec zèle), ni particulièrement intelligents (malgré les longs exposés racistes du narrateur). Entretenir ce genre de confusions à propos de la période nazie, alors qu'il y va d'un moment de l'histoire où précisément la morale s'est perdue, relève d'une démarche critiquable, qui doit être inlassablement critiquée. D'autant que, à expliquer le meurtre d'État par la méchanceté naturelle de l'homme et à étendre la responsabilité à l'humanité entière, on ne fait que diluer la faute et exonérer les coupables.

Mais en ces temps où la France de l'antirepentance se repent d'avoir diabolisé les nazis et se désengage de la lutte contre l'impunité des crimes les plus graves, ce roman qui travaille à rendre le génocidaire fréquentable ne pouvait que séduire. L'ère du « nazisme décomplexé », ce pourrait bien être ça : quand on peut faire de l'horreur d'un génocide une Matière

que l'on délaye en la mixant avec le mythe afin de démontrer que personne n'est complètement innocent car l'humanité c'est par nature l'abjection – ce qui, nous dit ce roman, explique tout (ce qui, surtout, excuse tout le monde, à commencer par les responsables) –, et ce, sous les applaudissements de critiques réjouis qui peuvent mariner 900 pages dans les vues ineptes d'un nazi convaincu, et en ressortir convaincus qu'un bourreau fictif vous en apprendra plus sur l'événement génocidaire que tous les témoins et historiens réunis n'avaient su le faire jusque-là. C'est quand le bourreau est à la mode, et que l'on se pâme devant son éloquence et sa culture au point de vouloir tout apprendre de lui, quitte à l'absoudre de ses crimes, ce à quoi la France, elle-même complice et instigatrice du dernier génocide du xx^e siècle, ne peut qu'applaudir.